

POURQUOI LIRE... Mme de LAFAYETTE¹

Laurence Plazenet



Sans doute n'est-il pas un classique dont la question de la lecture soit aujourd'hui plus brûlante que Mme de Lafayette, puisque celle de sa *Princesse de Clèves*, chef d'œuvre paté de Grand Siècle, a nommément été condamnée par le chef de l'État et que la nécessité de son éradication a motivé la transformation des épreuves de certains concours de fonctionnaires. Singulier destin politique d'un chaste roman d'amour !

Destin paradoxal aussi. Tant de tapage pour l'auteur d'une œuvre dont l'ampleur est somme toute

limitée. Elle se constitue en effet de deux nouvelles, *La Princesse de Montpensier* (1652) et *La Comtesse de Tende* (1720), de deux romans, *Zayde* (1670) et *La Princesse de Clèves* (1678), et de deux textes qui s'apparentent au genre des Mémoires : *l'Histoire de Madame Henriette d'Angleterre* (1720) et les *Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 et 1689* (1731). Maigre butin. Aucun de ces ouvrages, d'autre part, n'est paru sous le nom de Mme de Lafayette : un aristocrate ne saurait, au XVII^e siècle, sans déroger, adopter la posture indigne du faiseur de livre. L'obstacle est encore plus fort s'agissant d'une femme. Mais il est saisissant que, dans sa correspondance même ou celle de ses proches, la comtesse n'admette son rôle qu'à propos de *La Princesse de Montpensier* et de *Zayde*, s'en tenant à un mutisme obstiné à propos de son livre le plus éclatant, *La Princesse de Clèves*. Cette abstention est la marque d'un mépris de la propriété littéraire bien étranger à notre temps, voire d'une volonté opiniâtre que l'œuvre, à proportion de son élévation, s'offre nue dans son mystère et sa toute-puissance langagière, loin de tout relent d'écrivasserie. Autre marque d'indifférence aux vanités ordinaires de l'auteur : Mme de Lafayette ne fit jamais paraître de son vivant que *La Princesse de Montpensier*, *Zayde* et *La Princesse de Clèves*. Ses autres ouvrages furent imprimés de manière posthume au XVIII^e siècle. Nous pouvons y déceler la prudence d'une grande dame soucieuse de sa gloire ; nous pouvons y distinguer, plus radical, le souci de trier, de retenir, entre ses productions, celles seulement qu'elle aura jugées abouties. C'est déjà un acte

¹ Copyright Laurence Plazenet.

Intervention aux Journées des Écrivains du Sud, 19-20 mars 2010.

de foi, voire une profession de foi esthétique que nous livre Mme de Lafayette : refuser la médiocrité.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, lisez Madame de La Fayette et *La Princesse de Clèves* : ce livre est une énigme. Dès sa parution, il y a presque exactement 332 ans, puisque son achevé d'imprimer date du 8 mars 1678, ce modeste in-12°, a suscité controverse et tourmente. Il a déclenché une époustouflante querelle littéraire, la première qui concernât un roman. En avril, le *Mercur galant* organise une enquête sur la scène de l'aveu dans un « Extraordinaire ». En mai, Fontenelle publie une lettre réservée à son examen (la *Lettre d'un géomètre de Guyenne*). Critiques et contre-critiques se succèdent à un rythme effréné de 1678 à 1683. En 1685, sous couleur d'une réflexion sur le mariage, Pierre Bayle reprend le sujet dans ses *Nouvelles Lettres de l'auteur de la critique du calvinisme de Monsieur Maimbourg*. Les particuliers ne sont pas en reste. À partir du 18 mars 1678, Mme de Sévigné et Bussy-Rabutin discutent âprement le jugement que chacun prononce. Puis, Rousseau, Sade, l'abbé Prévost, Stendhal, Sainte-Beuve, Gide, Cocteau, Camus, Michel Butor et bien d'autres ont glosé sans répit sur ce livre à l'intrigue ténue, coupée par de longs épisodes intercalaires.

On se dispute sur le style de l'auteur, sur la place réservée à l'histoire dans le récit, sur la vraisemblance de l'aveu que Mme de Clèves fait à son mari et de la présence du duc de Nemours à cet instant (il saisit la conversation), sur la plausibilité du renoncement de la Princesse à M. de Nemours et la signification de la décision que l'héroïne prend, veuve, de ne pas épouser celui qu'elle aime et qui l'aime si passionnément. Scrupule de conscience absurde ? Oppression morale et religieuse ? Vertu douteuse, dissimulant plutôt la peur de l'homme et du sexe ? Préciosité ? Frigidité ? Banale maladresse d'un auteur à l'affût de sensationnel ? Chacun propose son interprétation d'un final où l'héroïne meurt sur un oxymore, laissant « des exemples de vertu inimitables ».

On a lu, relu, récrit de Balzac (dans la *Duchesse de Langeais* ou avec le personnage de Mme de Mortsauf, l'héroïne du *Lys dans la vallée*) à Marguerite Duras (*Le Ravissement de Lol V Stein*) en passant par Radiguet (*Le Bal du comte d'Orgel*). Les cinéastes s'en sont mêlés de Jean Delannoy à Christophe Honoré². Qu'est-ce que cet intolérable retrait d'une femme brûlée d'amour ? Peut-on mourir d'un amour qu'on n'a pas voulu vivre, dont on se sera privé de la joie ? *La Princesse de Clèves* est un défi aux conventions romanesques de son temps ; elle est un défi à la morale moyenne qui voudrait que la satisfaction de ses inclinations soit, chez l'homme, irrépressible.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, lisez *La Princesse de Clèves* : ce livre est une ode à l'intelligence et à la langue.

² *La Princesse de Clèves* de Jean Delannoy date de 1961. Manoel de Oliveira s'est inspiré du roman dans *La Lettre* (1999), Andrzej Zulawski dans *La Fidélité* (2000) et Christophe Honoré *La Belle Personne* (2008).

Son lexique est pauvre, répétitif : Mme de Lafayette emploie 900 fois le verbe « être », 620 « avoir », 558 « faire », 357 « dire ». Elle ressasse quelques substantifs : « surprise », « douleur », « vertu », « devoir », « scrupules », « « regrets ». « Extraordinaire », « admirable », reviennent p r e s q u e s e m p i t e r n e l l e m e n t .

— Mme de Lafayette se moque d'éblouir son lecteur, de le terrasser avec de la virtuosité verbale, par un étalage quelconque d'habileté ou d'ostentation pédante. Elle joue plutôt de l'effet incantatoire de vocables choisis, souvent précieux (les adjectifs en -able sont une création des Précieuses), qui font office de leitmotiv. C'est par l'économie et la variation qu'elle touche, en appelant à l'esprit qui notera la résurgence, la réécriture, le renversement, la vibration supplémentaire entre deux occurrences. Le verbe, dans *La Princesse de Clèves*, est harmonique musicale, sonorités, silences et soupirs, longues modulations et *staccatos* qui alternent. La romancière parie sur l'intelligence, non les sens. Le roman est un merveilleux poème en prose, construit sur des flux entre parties narratives à coloration psychologique ou historique et parties monologiques : ce sont les examens de conscience des personnages qui rappellent le modèle de l'exercice spirituel, leurs soliloques, dans la plus pure tradition de la tragédie (notamment racinienne), les longues répliques de leurs dialogues qui se déploient comme les plus belles scènes d'opéra : impossible de ne pas penser à Monteverdi ou Lully. Ces morceaux de bravoure ouvrent le tissu du récit, y incrustent des arias. Et Mme de Lafayette varie sans cesse les points de vue : le narrateur domine le récit, transcrit les mouvements intérieurs de ses personnages, leur donne soudain la parole. L'usage de la parataxe, la coloration nettement abstraite du vocabulaire, la rareté des termes concrets, qui n'en prennent que plus d'importance, la forte présence de l'hyperbole, le murmure occasionnel de la litote, déploient avec des moyens sobres une immense symphonie, traversée de *lamentos* bouleversants, d'éclats et de brillantes trouées tragiques. *La Princesse de Clèves* n'invite pas à consommer, vite, mal, comme le concupiscent, mais, comme l'amant véritable, à considérer, à lire longuement, à murmurer à part soi, à chanter peu à peu à l'unisson de l'héroïne, autre blonde Yseult. Il y a une érotique de la lecture classique, encore largement pratiquée à voix haute, à plusieurs.

Mais le roman est aussi une célébration de l'intelligence par le prix qu'il accorde à la lucidité. On connaît son fameux *incipit* : « La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second ». Cette apothéose originelle, fêtes, bals, tournois et pierreries, est vite mise à mal par la révélation des intrigues et des faux-semblants de la cour, par les deuils, les exils, le sinistre appareil des disgrâces et des vies brisées qu'il énumère. Il n'est pas jusqu'à la hache sur le cou d'Anne Boleyn, dans un des récits insérés, pour briser l'apparence initiale d'un monde lumineux. Le livre est une plongée dans les ténèbres du cœur humain et de la conscience. L'altière Mme de Chartres renie tous ses principes en faisant épouser à sa fille un homme qu'elle n'aime pas. Elle meurt à l'instant où la jeune femme, qu'elle a toujours engagée à s'en

rapporter à elle, aurait le plus besoin de son assistance. Le Prince de Clèves, pénétré d'amour et convaincu de sa propre indéfectible générosité, meurt de jalousie, de dépit rentré, en accusant une épouse vertueuse, mais, elle, véritablement indifférente aux usages du monde, puisqu'elle ne lui a pas menti sur ses sentiments, lui parlant comme à celui qu'il prétendait être. Le roman déchire les voiles, arrache les masques, profane, piétine. violemment. Sans égard pour les bienséances et l'amour-propre des créatures.

Dénonçant les fausses vertus, *La Princesse de Clèves* renverse les conventions littéraires. Les belles morts de Mme de Chartres et du Prince de Clèves sont rongées par l'amertume et l'échec des deux personnages. Ils souillent, saccagent, loin de tout pardon chrétien et de la pose admirable qu'ils affectent apparemment. Des scènes douteuses, en revanche, comme celle où le duc de Nemours observe à la dérobée Mme de Clèves à Coulommiers, les cheveux lâchés, à demi dévêtue, entre des flambeaux, celle où l'héroïne avoue à genoux, couverte de pleurs, belle au dernier degré, à son mari qu'elle en aime un autre, la dernière rencontre si noble d'un homme et d'une femme qui brûlent d'amour et ne s'effleureront pas, sont parmi les compositions les plus poignantes du livre d'images que la littérature nous offre. Elles saisissent par leur audace, leur brio, la puissance érotique et la terrible vérité humaine qu'elles dégagent. Mme de Lafayette débusque la laideur des fausses gloires. Elle illumine les actes les plus désespérés de la créature, quand celle-ci, cependant, contre tout, tend vers la pureté.

Et le roman, encore, rejoint le conte. La Princesse et le Duc se reconnaissent au premier regard sans s'être jamais vus ; ils oublient le temps, quand ils récrivent la lettre du vidame de Chartres dans un cabinet clos comme le jardin où la châtelaine de Vergy, au XIII^e siècle, reçoit son amant — hors du monde. À l'instar du héros des contes de fées, Nemours enjambe tabourets et palissades, franchit la forêt de Coulommiers, va et vient sans être vu. La narration de *La Princesse de Clèves* correspond à une année de l'histoire de France, mais c'est une légende qu'elle met en place ; un mythe, « un beau conte d'amour et de mort » (*Tristan et Yseut*).

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, lisez *La Princesse de Clèves* : ce livre est un cri d'user de sa conscience propre contre tous les dogmatismes. La Princesse fait scandale, parce qu'elle refuse de satisfaire l'amour qui la bouleverse, parce qu'elle ne croit pas à la gloire prônée par sa mère ni au bonheur, parce qu'elle résout que l'amour de la créature est sensuel, impur et éphémère et que, pas un moment, elle ne se paye de mots ou ne cherche de réconfort à ce désespoir. Elle meurt silencieusement, loin de la cour, obstinée. Elle ne meurt pas néanmoins de façon incompréhensible. La vision de la cour, des hommes, des passions, que le roman propose épouse étroitement le tableau des misères de l'homme brossé, d'après saint Augustin, par La Rochefoucauld dans ses *Maximes* (1665) ou Pascal dans les *Pensées* (1670). Mme de Lafayette n'admire pas seulement les *Pensées* au-delà de tout : en 1693, elle meurt assistée par la nièce et filleule de Pascal, Marguerite Périer, célèbre pour avoir été miraculeusement guérie d'une fistule lacrymale en

1656 à Port-Royal de Paris. Mme de Lafayette propose une vision du monde éminemment augustinienne, telle que Port-Royal l'illustre avec éclat au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

Le renoncement de Mme de Clèves n'a rien de péremptoire lors de sa dernière entrevue avec le duc de Nemours. Avertie de sa faiblesse, la Princesse s'en remet au temps à témoigner de sa constance, tandis que le récit insiste sur l'importance de la maladie qui la saisit aussitôt après. La Princesse voit la mort. La pensée du salut se grave en elle, l'héroïne demeurant ensuite longtemps dans un état de langueur qui brise assez les exigences du corps pour qu'elle la prémunisse contre toute rechute. Le rôle de cette asthénie mélancolique interdit de considérer ce passage sans en référer à l'admirable *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* de Pascal : « Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut », supplie le pénitent, « rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul ». Or Mme de Clèves séjourne ensuite dans une « maison religieuse », vit chez elle « dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères », qui ne permettent pas de se méprendre sur la dimension sacrée de sa solitude. Cette vie brève est une Vie de sainte. La Princesse à Coulommiers, songeuse, dépouillée, ne figure-t-elle pas une Madeleine au flambeau ? Le roman s'anamorphose en Vanité. La fiction exige d'être lue en regard des tableaux de La Tour, des *Leçons de Ténèbres* de Couperin, de Lambert, Delalande et Charpentier. Mme de Clèves, devant l'amour périssable des hommes, choisit l'amour éternel de Dieu. La fin du roman n'est pas une mutilation, mais le Triomphe d'une âme rigoureuse. Le motif de la sainteté laïque qui s'y voit esquissé renvoie à Port-Royal et à la communauté de laïques que le monastère attire, Solitaires et grandes dames repentantes unis dans la même quête du Tout-Puissant.

La Princesse de Clèves est un itinéraire de l'amour absolu et de l'intransigeance morale ou spirituelle. Certes, le portrait de la créature est sévère, mais même corrompue et abaissée, il lui reste la possibilité de faire le pari de l'exigence spirituelle. Loin de tout pessimisme nihiliste, à l'heure où il n'est encore d'amour pur et parfait que de Dieu, dans la continuité de saint Augustin, et selon les mots même de Bossuet, Mme de Lafayette envisage l'hypothèse d'un amour profane pur et durable avec une radicalité inédite et ne le fait pas tant succomber qu'elle l'assimile, avant Claudel et ses amantes incandescentes (la Princesse de *Tête d'Or*, Ysé ou Doña Prouhèze), de même que la passion, à des prolégomènes de l'amour de Dieu. Du reste, la considération de l'ensemble de son œuvre montre que, d'une vision toute augustinienne et tragique de la créature qui s'abîme dans l'adultère et la mort dans *La Comtesse de Tende*, sans doute son premier ouvrage, la romancière parvient néanmoins à construire le cheminement d'une libération et d'un accomplissement de soi dans *La Princesse de Clèves*, où l'héroïne échappe à la fatalité de la faute. Loin de toute mortification remâchée, de tout néant

atone, l'augustinisme souterrain de l'œuvre est la clef d'une conquête de soi qui force l'admiration.

Mes amis, lisez *La Princesse de Clèves*, chef d'œuvre mélancolique de l'insoumission aux nécessités du monde, du temps, d'un univers qui prohibe la transcendance et la grâce. La question n'est qu'on approuve ou qu'on improuve la théologie sur laquelle le livre repose, mais d'en saisir l'exhortation à l'éblouissement, à l'échappée spirituelle, à la révolte devant ce qui est plat, laid, devant ce qui voudrait que nous fussions matière et contingence plutôt que des consciences vives, estimant que, lorsqu'il s'agit d'âme humaine, beauté et grandeur ont partie liée.

Laurence Plazenet